Document generated on 05/13/2025 8:34 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les pleurotes

David Clerson

Number 133, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87729ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Clerson, D. (2018). Les pleurotes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (133), 57–59.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les pleurotes

David Clerson

À mon réveil, quelque chose me démangeait à la hauteur des omoplates, où je sentis la présence de boutons secs et durs, que j'oubliai vite : j'étais en retard au travail — depuis quelque temps je l'étais presque chaque jour — et je craignais — mais au fond, peut-être que je le souhaitais secrètement — de perdre mon emploi.

La journée fut longue. Je travaillai assidûment, mais en m'y prenant mal, avec le sentiment de m'empêtrer dans mes dossiers. À l'heure du midi, je mangeai un sandwich devant l'écran de mon ordinateur. Je ne pris pas de pause. J'ignore si je le fis par souci d'accomplissement professionnel, par désir de plaire à mon patron ou pour éviter de manger à la cafétéria, avec mes collègues, car ce jour-là j'aurais voulu ne parler à personne : je croyais encore habiter mon sommeil, et j'avais des envies solitaires.

•

Le lendemain, un mardi, mon dos me démangeait de nouveau, et j'y trouvai des boutons plus gros que la veille, au bout desquels apparaissait une matière noire et visqueuse. Je les pressai comme s'il s'était agi de comédons, mais l'expérience fut douloureuse et la matière resta prise dans les pores de ma peau.

Ce jour-là, j'arrivai au travail à l'heure et m'installai devant mon ordinateur sans prendre la peine de saluer mes collègues. Mon patron me dit que je n'avais pas l'air bien : « Vous manquez sérieusement de sommeil. » Je fus surpris : il semblait sincère, me témoignant une sollicitude étonnante, comme si mon état l'intéressait désormais.

J'amenai ma journée de travail à son terme.

•

Le troisième jour, de petits champignons bruns, presque noirs, m'avaient poussé sur le dos. Je les regardai longuement dans le miroir de ma salle de bains et les trouvai beaux, avec leurs formes presque parfaites : leurs courts pieds se courbant élégamment vers la lumière, leurs chapeaux joliment bombés attendant de s'ouvrir.

En enfilant un t-shirt, j'eus mal à l'emplacement de leurs pieds, là où ils s'attachaient à ma chair. Quand je mis un veston pour cacher leur existence, cela aussi fut douloureux.

Durant mes heures de travail, j'évitai de m'appuyer au dossier de ma chaise. Cette fois encore je mangeai seul.

Ma journée terminée, je ne rentrai pas tout de suite. Je remontai l'avenue du Parc. Au mont Royal, je m'enfonçai dans les sous-bois. J'en humai l'odeur. Je laissai mes traces dans la boue et ne rentrai qu'après la tombée du jour.

•

Le lendemain, je n'allai pas au travail et restai longtemps au lit, étendu sur le ventre. Mes rêves s'effilochaient lentement. J'en gardais un parfum de moisissure — l'odeur des marais — et sous mes pieds la sensation de la sphaigne. La journée fut molle. Je ne fis presque rien, restant couché sur mon lit à écouter battre mon cœur.

C'est dans le miroir de ma salle de bains que je vis sur mon dos d'élégants pleurotes en pleine maturité. J'eus envie de les cueillir, mais ils tenaient solidement à ma peau.

Et se poursuivit une journée d'une douce mollesse, d'une mollesse un peu collante, poisseuse. Je me surprenais à sourire. Parfois même je riais.

•

Le cinquième jour, je me réveillai couché sur le dos. Mes couvertures traînaient par terre. Je m'étais endormi sans avoir tiré les rideaux, et la lumière du jour faisait briller les gouttelettes de sueur qui perlaient sur ma peau.

Je n'avais plus de champignons au dos. Ils avaient été écrasés durant mon sommeil. J'en avais fait une purée en me tournant dans mon lit.

Je pris une douche longue et chaude. Quand mon téléphone sonna, j'évitai de répondre. Je n'allai pas au travail. Les pieds des champignons s'étaient détachés de ma peau. J'en pris des morceaux entre mes doigts et en humai l'odeur. Je fus tenté d'en goûter la saveur ; je ne le fis pas : j'avais déjà un goût de moisissure dans la bouche. Dehors, le ciel était humide. J'attendis une pluie, qui ne se mit jamais à tomber.

•

Le jour suivant, je ne sortis pas davantage. J'ai oublié ce que je fis. Il n'est pas certain que j'aie vraiment fait quelque chose. Je crois que je restai nu, étendu dans mon lit ou assis sur une chaise dans ma cuisine. J'ouvris grand les fenêtres de l'appartement. C'était jour de collecte des ordures. La pluie s'était mise à tomber, et j'eus envie de prendre racine dans la pourriture.